

---

Beno BUDAR, *Tež ja mějach zbožo : Serbscy wojacy w 2. swětowej wójnje*, [Moi aussi j'ai eu de la chance : les soldats sorabes pendant la Seconde Guerre mondiale]

Budyšin, Ludowe nakładnistwo Domowina, 2005, 227 pages

Jean Kudela

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/res/522>

DOI : 10.4000/res.522

ISSN : 2117-718X

**Éditeur**

Institut d'études slaves

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 décembre 2014

Pagination : 339-340

ISBN : 978-2-7204-0528-0

ISSN : 0080-2557

**Référence électronique**

Jean Kudela, « Beno BUDAR, *Tež ja mějach zbožo : Serbscy wojacy w 2. swětowej wójnje*, [Moi aussi j'ai eu de la chance : les soldats sorabes pendant la Seconde Guerre mondiale] », *Revue des études slaves* [En ligne], LXXXV-2 | 2014, mis en ligne le 26 mars 2018, consulté le 18 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/res/522> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/res.522>

---

## *QUELQUES LECTURES*

BUDAR Beno, **Tež ja mějach zbožo : Serbscy wojacy w 2. swětowej wójnje**, [Moi aussi j'ai eu de la chance : les soldats sorabes pendant la Seconde Guerre mondiale], Ludowe nakładnistwo Domowina, Budyšin, 2005, 227 pages, illustrations. ISBN 3-7420-2004-8

S'il y a un tabou, c'est bien le sort des Sorabes qui ont fait la guerre dans les rangs de la Wehrmacht ; on pense évidemment aux « malgré nous » d'Alsace-Lorraine. Il faut savoir que la persécution et la répression se sont abattues en Lusace sur une minorité que les Nazis considéraient comme dangereux : les militants nationalistes et patriotes sorabes affirmés, les instituteurs, les prêtres, les écrivains, les intellectuels d'une manière générale. Mais le fait de nier l'identité sorabe et d'interdire la langue faisaient des Sorabes aux yeux des Nazis des Allemands comme les autres. Voilà pourquoi les Sorabes furent mobilisés comme les autres.

L'écrivain Beno Budar a décidé de lever le voile jusque-là pieusement jeté sur cet épisode en recueillant les témoignages de 40 hommes qui ont servi entre 1939 et 1945 sous l'uniforme allemand. Ces témoignages sont classés par ordre chronologique de mobilisation et d'entrée dans la guerre avec en moyenne par année sept témoignages, qui recouvrent toute la période et vont même au-delà en débordant sur la captivité, qui a duré pour certains jusqu'en 1949. L'auteur dit dans sa préface avoir dû raccourcir les récits qui se prolongeaient parfois pendant des heures, mais il a tenu à conserver le style parlé de chacun d'eux, ce qui donne à chaque récit un cachet d'authenticité.

Il ne faut pas s'attendre à des révélations sensationnelles ; ces hommes étaient – sont pour ceux qui sont encore en vie – des gens simples, agriculteurs ou artisans pour la plupart. Comme tous les soldats de toutes les guerres, leurs préoccupations principales ont été de trouver à manger, à se chauffer et, ceux qui ont porté l'uniforme me comprendront, à se planquer quand on risque d'être tué. Pas des héros, donc, ni pour une cause, ni pour l'autre, seulement des hommes qui, en dépit des blessures et des multiples dangers, s'estiment heureux de s'en être sortis, d'où le titre de l'ouvrage. Presque tous en effet ont connu le front de l'Est, les froids de -45°, la hantise des partisans, les snipers soviétiques, les ravages des « katiouchas », les ordres absurdes et les camarades qui tombaient comme

des mouches. Minoritaires noyés dans la masse, ils ont tout partagé avec leurs camarades allemands : les risques, le froid, une très dure captivité dans les camps soviétiques, où on leur faisait payer comme aux autres les exactions de l'armée allemande. Pour presque tous, c'est paradoxalement à une ou plusieurs blessures qu'ils doivent d'avoir eu la vie sauve : leur chance, c'est d'avoir été blessés, d'avoir été dirigés sur des hôpitaux et ainsi d'avoir échappé à l'encerclement de la VI<sup>e</sup> Armée à Stalingrad.

On se rend compte à travers ces récits que les prémices de la défaite des armées nazies étaient déjà là fin 1941 devant Moscou, où les projets présomptueux de Hitler sont venus buter sur l'hiver russe, ce dont les combattants de la Wehrmacht ont rapidement pris conscience. Le doute n'a cessé de grandir pour céder la place à la désillusion, puis la peur permanente et enfin la certitude de la défaite. L'image de l'intépide guerrier germanique véhiculée par la propagande ne correspond guère à la vision donnée de l'intérieur, telle qu'elle apparaît dans ces récits.

Un trait commun à tous ces témoignages de Sorabes : les rapports particuliers qu'ils ont entretenus avec les Russes à tel ou tel moment grâce au sorabe. Pouvant communiquer avec la population et se faire reconnaître comme Slaves, ils ont pu se procurer de la nourriture, loger chez l'habitant, échanger des objets d'usage courant. Même en captivité, certains nouent des contacts profitables avec des gardiens.

On a donc sous les yeux une réalité de terrain, qu'il convient bien sûr de relativiser, car les souvenirs évoqués remontent à 60 ans et la mémoire n'a pas forcément retenu dans les événements vécus par de tout jeunes gens – ils avaient entre 18 et 22 ans – ce qui était le plus significatif. Sans parler des éventuelles autocensures : aucun ne dit avoir participé à des atrocités ou des pillages. Ils se contentent de signaler les villages brûlés ou les prisonniers emmenés par d'autres pour être manifestement exécutés ; un seul rappelle une scène atroce dont il a été témoin. Il y a aussi le choix de l'auteur du recueil, qui a dû nécessairement réduire la masse de ces souvenirs ; et puis, lui-même patriote sorabe sincère, n'a-t-il pas évacué ce qui aurait terni l'image de ces « malgré nous », dont chacun est désigné par son nom et sa date de naissance ?

Quoi qu'il en soit, c'est là une lecture vivante, intéressante et instructive, qui permet de se faire une idée plus exacte de la vie des hommes engagés en Europe dans la Seconde Guerre mondiale sous l'uniforme allemand. Et un bon point pour l'écrivain Beno Budar, qui a eu l'initiative et le courage de recueillir et de publier ces témoignages.

**BUDAR Beno, *Sym měla tajki strach : poslednje dny 2. swětoweje wójny w Serbach*** [J'ai eu tellement peur : les derniers jours de la Seconde Guerre mondiale en pays sorabe], Ludowe nakładnistwo Domowina, Budyšin, 2013, 239 pages. ISBN 978-3-7420-2238-7

Ce livre présente 74 interviews de femmes que l'écrivain Beno Budar a patiemment collectées pendant plus de 20 ans après la chute du Mur. Ces récits émanent pour l'essentiel de paysannes sorabes qui racontent ces journées tragiques pendant lesquelles la guerre a traversé la Haute-Lusace en avril-mai 1945. L'arrivée des réfugiés, la retraite allemande, les bombardements et les duels d'artillerie, la percée des troupes du maréchal Koniev et des forces polonaises du général Świerczewski, la contre-offensive du général Schörner remontant de Tchécoslovaquie et l'arrivée des unités SS, qui chassent les habitants de leurs villages, le bref exode de la population qui s'ensuit, le retour des Russes, qui volent les chevaux et vident les basses-cours, et celui des Polonais, l'occupation soviétique constituent la toile de fond de cette période. Tous ces événements s'accompagnent en permanence de destructions, d'incendies, de tueries, de pillages et de viols. Et ces femmes sont témoins des massacres : les Allemands exécutent sans merci tous les prisonniers et tous les blessés russes et polonais d'un hôpital de campagne, les Soviétiques fusillent les hommes, soupçonnés d'appartenir au Volkssturm, ces fonds de tiroirs humains englobant vieillards et adolescents mobilisés au dernier moment pour construire des barrages destinés à arrêter les chars russes. Les femmes sont surtout victimes : colliers, boucles d'oreilles et montres sont tout de suite raflés par la soldatesque, et c'est le viol généralisé qui pousse les jeunes filles à se travestir en grands-mères ou à se cacher sous la paille des fenils pour échapper aux soldats. Terrorisées par les Russes, elles sont souvent protégées par les soldats polonais, chapardeurs comme les autres, mais catholiques comme la majeure partie d'entre elles.

Les Russes sont en fait imprévisibles : en général pris de boisson, ils sont capables de la dernière violence comme de la plus grande humanité. Ils abattent le bétail, mais partagent leur nourriture ou redistribuent ce qu'ils ont pris ailleurs ; on cite cet adolescent embarqué comme Volkssturm pour être fusillé et revenant chez lui avec un accordéon donné par les soldats ; on cite aussi ces médecins russes qui aident une femme à accoucher. Et l'on peut compter sur les officiers qui interviennent, quand il est encore temps... Quoi qu'il en soit, la déception est grande chez ces femmes sorabes qui accueillent des frères slaves libérateurs et découvrent des ennemis, en dépit des drapeaux blancs ou sorabes et d'une langue proche de celle qu'ils parlent ; elles comprennent néanmoins la rage de ces soldats contre les « fascistes », qui ont commis dans leur pays tant d'atrocités. Toutes maudissent la guerre et l'une d'entre elles a cette formule : « Le soldat en guerre est comme une bête sauvage ».

On comprend que ce sont des paysannes qui parlent, surtout marquées par la mort d'un proche, le saccage ou la destruction de leurs maisons et la disparition de leur bétail, qui les laissent entièrement démunies. L'auteur a respecté leurs mots et le ton de leurs récits, dont ni l'authenticité, ni la véracité ne peuvent être mises en doute. Par souci de vérité, Beno Budar, dont le père était Russe, lève là courageusement un tabou, car en 40 ans de RDA, les Russes n'avaient été que nos frères et nos libérateurs... Ce livre répond donc au même besoin que *Tež ja mějach zbožo*, dont nous donnons également le compte rendu, et il faut signaler que c'est un poète qui a pris le micro, puis la plume pour faire œuvre d'historien.

KOCH Jurij, **Zabych ċi něšto rjec** [J'ai oublié de te dire quelque chose], Ludowe nakładnistwo Domowina, Budyšin, 2010, 112 pages.

ISBN 978-3-7420-2172-4

Jurij Koch est avec Jurij Bržzan l'écrivain sorabe le plus important du xx<sup>e</sup> siècle. Depuis la mort de ce dernier, il joue le rôle du patriarche des lettres sorabes, même s'il est resté très actif et défend toujours des positions de militant écologiste. C'est sans doute l'âge (il est né en 1936) qui l'a amené à se pencher sur son enfance, qu'il n'avait jusque-là jamais décrite. C'est l'occasion d'évoquer avec force détails le souvenir d'une voisine, une jeune juive qui lui a inspiré son premier livre *Židowka Hana* (*Hana la Juive*, 1963) et qui a connu un destin tragique. C'est une enfance de guerre marquée en février 1945 par un ciel embrasé pendant plusieurs nuits à quarante kilomètres de là, au-dessus de Dresde, un bunker reconstitué par les enfants dans une carcasse de voiture et éclairé par une lampe à pétrole qui explose et envoie l'auteur, le visage ravagé, dans un hôpital militaire, un bombardement du village, l'exode avec des milliers de réfugiés qui fuient devant l'avance de l'Armée rouge, le retour au village dont les habitants se cachent dans une carrière de granit, les premiers Russes dans le jardin, qui dégustent des saucisses et font au gamin une tartine de saindoux, la retraite des Russes et des Polonais devant la contre-offensive d'une division SS qui massacre systématiquement les blessés d'un hôpital de campagne polono-soviétique, la fin de la guerre, la longue attente du père mobilisé, puis une courte joie avec le retour de celui-ci et bientôt sa mort accidentelle, la détresse de la famille et finalement le départ du jeune garçon pour un collège sorabe en Tchécoslovaquie, où il peut enfin manger à sa fin, avant de revenir en Lusace pour y continuer ses études après avoir été provisoirement orienté vers un métier manuel.

Certaines scènes sont restées nettes dans la mémoire de l'auteur, certains événements demeurent brumeux, il en convient et enrage des trous de sa mémoire. Mais au-delà des événements deux choses dominent dans ce récit : la complicité de trois garçons qui traverseront ensemble toute la période et demeureront amis

pour la vie ; deux d'entre eux deviendront des écrivains reconnus : Jurij Koch et Jan Wornar, romancier et nouvelliste disparu en 1999. Et puis le père, « le père parti pour toujours quand je n'avais pas encore dix ans, [qui] m'a laissé une telle soif du père, du retour du père de lointaines contrées, pour qu'il puisse finir de faire face à ses obligations et à ses inclinations, parce que je ne suis pas encore sorti de ce qui aurait dû être une proximité... Et depuis ce jour je vais dans le monde avec un désir inassouvi sans savoir lequel. Mon père, parti sans jamais revenir, a oublié de me dire encore quelque chose d'important. »

Ainsi s'éclaire le titre d'un récit empreint d'une nostalgie diffuse et pénétrante laissant entrevoir le jardin secret d'un écrivain qui ne nous avait pas habitués à des confidences aussi intimes. Il convient de signaler la version allemande que l'auteur a donnée de son texte chez le même éditeur en 2013 sous le titre : *Das Feuer im Spiegel (L'éclat du feu dans le miroir)*.

WALDE Martin (= WALDA Měrcin), **Wie man seine Sprache hassen lernt**, [Comment on apprend à détester sa langue], Domowina-Verlag, Bautzen, 2<sup>e</sup> éd., 2012, 182 pages, illustrations. ISBN 978-3-7420-2178-6

L'auteur s'attache dans ce livre à démonter les mécanismes psychiques qui amènent les minoritaires à détester leur langue. Il expose comment cette détestation est la réplique du mépris d'un environnement majoritaire, mépris qu'elle finit par intérioriser. Il s'appuie pour cela sur le processus historique, pour montrer comment la situation d'infériorité dans laquelle ont été constamment tenus les Sorabes a déterminé chez eux un profond complexe d'infériorité affectant l'image qu'ils se font d'eux-mêmes. Il décrit en particulier le phénomène du « němcowar », c'est-à-dire du Sorabe qui a enterré son identité au point de refuser de parler le sorabe, de se présenter comme un Allemand, et même d'afficher le mépris de sa propre culture. Se référant à des études de psychologie et de psychiatrie, l'auteur insiste sur les effets destructeurs de la personnalité qu'implique cette attitude. La personne ajoute au rejet de son identité sociale le reniement de son identité individuelle. Ce phénomène atteint même des catholiques sorabes dont la communauté incarne le plus fort sentiment identitaire. L'acceptation de l'image du Sorabe véhiculée par la société allemande installe ce dernier dans une insécurité et une insatisfaction personnelle, qui iront jusqu'à se faire le complice de l'ostracisme dirigé contre sa langue et sa culture ; elle en fait un être conformiste, docile, soumis et servile. L'auteur rappelle enfin que les changements de régimes en Allemagne n'ont pas fait disparaître les clichés ni les préjugés à l'égard des Sorabes. Il en donne un certain nombre d'exemples à notre époque, car, en dépit des dispositions et des affirmations officielles, la pratique ne change guère sur le terrain (insultes, graffitis, masquage d'inscriptions, destructions de croix en pays sorabe, etc ) et il joint à la fin du livre des photos illustrant son propos.